

John COYOTE, M.Arch.

Petite urbanité paysagère

Cet article sur le jardin de Michæl Van Valkenburgh au 50 avenue Montaigne à Paris a été publié sous le pseudonyme John Coyote dans le numéro 420 de juin 1995 de la revue Techniques & Architecture. Il avait été publié en version anglaise dans la revue américaine Landscape Architecture de juin 1994 sous le titre « French Connection ».

Dans le "Triangle d'or", au cinquante de l'avenue Montaigne, la réalisation d'un immeuble de bureaux et commerces parmi les plus luxueux à Paris s'est achevée il y a deux ans. Sur l'avenue, la belle façade néoclassique de l'hôtel particulier élevé par Tournade fin XIX^e siècle cache un étonnant collage moderne de styles et de savoir-faire. Une nouvelle structure intérieure associant le bâtiment sur avenue à un autre existant à l'arrière autour d'un atrium est signée par les architectes parisiens Epstein-Glaiman & Vidal, la décoration est due à l'agence new-yorkaise Kohn-Pedersen-Fox-Conway, filiale d'architecture intérieure de K.P.F., le jardin au paysagiste américain Michæl Van Valkenburgh de Cambridge (Mass.), et l'ensemble des verrières à feu l'ingénieur anglais Peter Rice. Dans cet ensemble architectural hétérogène et pesant, c'est à Peter Rice que revient le mérite d'avoir apporté la finesse, la légèreté et la poésie quand Michæl Van Valkenburgh manifeste le déploiement du temps par l'emploi de l'eau et du végétal, mais surtout apporte l'abstraction et l'ordonnancement — ce qui est plus rare par l'entremise d'une œuvre paysagère.

La cour intérieure qui reçoit le jardin est un lieu indescriptible ; en dépit de l'étrangeté de sa forme et de son retrait par rapport à l'avenue, Van Valkenburgh affirme que sa véritable nature est urbaine, pas seulement architecturale ou paysagère. Bien que caché dans la cour, le jardin appartient et participe à la structure générale de la ville. Aussi sa constitution particulière est-elle générée à partir de lignes parallèles à l'avenue. Conséquence de ce parti paysager, la référence à l'avenue a envahi l'ensemble du rez-de-chaussée : fait de granit gris, de marbre noir, de bois fauve et d'inox poli, le calepinage de sol du porche, de l'entrée et de l'atrium dessiné par Kohn-Pedersen-Fox-Conway est redessiné pour adopter la géométrie commune à l'avenue et au jardin.

Dans le jardin, interférant les lignes parallèles, une plate-forme centrale de granit gris est reliée à l'atrium par un pont en acier inoxydable embouti. Par une portion de courbe, le contour de la plate-forme assemble deux droites qui font référence aux limites de la cour ; ainsi le paysagiste figure-t-il une clé qui prend en charge le volume informel de la cour.

Dans le jardin, trois sortes de lignes se répètent : la première est constituée de charmes fastigiés sur tige (*Carpinus betulus fastigiata*) et de fougères, la seconde de tilleuls sur tige (*Tilia euchlora*) en rideau et de pervenches tapissantes (*Vinca minor*), et la troisième d'un bassin longiligne de granit noir occupé à une extrémité par une structure cylindrique haute de 3,50 m recouverte d'une feuille déployé en ouïes, le tout en acier inoxydable sur lequel goutte une eau éclairée par une source dissimulée en son centre. Un mur mitoyen perpendiculaire à la série des lignes du

jardin et dans l'épaisseur duquel sortent les ventilations du parc de stationnement souterrain — est effacé sous le lierre (*Hedera helix "baltica"*).

La répétition des lignes parallèles à l'avenue n'est pas un simple écho formel à la ville ; elle introduit effectivement le caractère urbain aux creux de cette architecture : juxtaposition d'éléments différents sans mélange (lits, bassins d'eau, allées, murs, plate-forme, pont, etc.), parfaite horizontalité du sol, parfaite verticalité des arbres qu'accroît le plan vertical généré par la succession des troncs nus, design précis de tous les éléments : toute une série d'*artefacts*, tels les arbres pris dans une forme ou l'eau tenue à l'intérieur d'une colonne, et ainsi de suite. Doit-on s'étonner que ce soit l'américain — l'homme des larges espaces et de la culture suburbaine — qui rappelle aux européens que tout espace dans la ville est urbain, même le plus petit, même le plus informel, même celui sans qualité apparente, perdu au centre d'un monstre architectural autiste ?

Peut-être n'est-il pas si étonnant que l'intérêt de Van Valkenburgh pour la culture historique paysagère européenne l'ait amené à la reconnaissance de cette origine commune à l'architecture et au paysage qu'est la culture urbaine (1). Le fait est là : ce Van Valkenburgh évoque, illustre la valeur structurante du végétal en sa permanence historique. Ici les arbres en rideaux sont hérités de l'exemple magistral des potagers de Jean de la Quintinie (2). La comparaison de ce jardin privé avec les potagers du roi ne se limite pas au réemploi de cette forme végétale. Le jardin contemporain impressionne à l'égal des carrés du Potager du Roi de Versailles car il en ravive la qualité essentielle : comme dans les carrés, on ne sait dire si les lieux sont structurés par leur centre (les parterres) ou par les murs qui les enclosent. Ainsi le projet de Van Valkenburgh renverse-t-il complètement la condition première du jardin : alors que son objet était de remplir le creux résiduel du bâtiment, il apparaît comme la clé pour comprendre l'unité et l'inscription urbaine de l'ensemble de l'opération immobilière.

S'adressant à l'histoire et à la cité, confrontant son travail à l'abstraction géométrique d'essence européenne, l'américain introduit le Pop art en guise de touche finale. Il est — bien sûr — un autre "américain à Paris", mais il appartient à cette tradition comme un nouvel américain à Paris. La roue a tourné depuis la grande époque du rayonnement international de Paris sur l'art et la culture moderne. De fait l'importance de l'Ecole de New-York n'est plus à découvrir ou à démontrer. Alors les chats en ébène de l'artiste pop Jody Mac Kenzie peuvent roder en toute liberté dans les allées du jardin parisien, humoristiques et ironiques, immobiles et en mouvement.

1 - Michaël Van Valkenburgh, actuel Chairman de l'Ecole de Paysage de l'Université de Harvard, a été consulté pour la rénovation du Jardin des Tuileries. Il a été résident de la *Rome Academy* et a une grande admiration pour les topiaires et le lac ornemental du Château de Sceaux d'André Le Nôtre de même que pour les autres jardins de Le Nôtre notamment le Parc de Courances, pour la grande sobriété de sa composition, son ordre géométrique fort, son emploi si simple de l'eau et du mobilier. Il apprécie tout particulièrement le Potager du Roi de Versailles dont une photographie orne son bureau, et surtout l'important et impressionnant travail horticole fait sur toutes sortes d'essences pour créer des arbres en espalier.

2 - Jean de la Quintinie (1626-1688). Il était le contemporain et le concurrent de Le Nôtre. Louis XIV l'a nommé directeur des potagers et vergers du roi. Il a conçu le Potager du Roi in Versailles et d'autres jardins à Chantilly, Vaux, Sceaux et Rambouillet.